

ledélit

Publié par la Société des publications du *Daily*, une association étudiante de l'Université McGill
Le *Délit* est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

Un rêve éveillé?
Page 9

McGill DAILY ledélit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

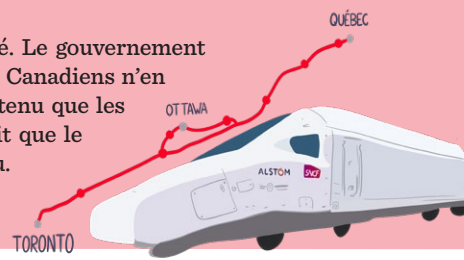
La sélection d'actus du *Délit*

TGV TORONTO-QUÉBEC : UN PROJET À GRANDE VITESSE À L'AVENIR INCERTAIN

Ce mercredi 19 février, Justin Trudeau a annoncé le lancement du projet « Alto », visant à mettre en place des trains à grande vitesse (TGV) entre Toronto et Québec. Décrit comme « le plus grand projet d'infrastructure de l'histoire du Canada », Alto prévoit de desservir les arrêts de Trois-Rivières, Laval, Peterborough, Ottawa et Montréal. Le premier ministre a expliqué que ce projet vise à apporter des changements majeurs au réseau de transport ferroviaire Canadien, car selon lui, le système actuel « n'est tout simplement pas à la hauteur des Canadiens ». Grâce à Alto, les temps de trajet entre les grandes villes du tracé seraient réduits de manière significative : il faudrait environ 3 heures pour relier Toronto et Montréal, et seulement 1h30 pour aller de Montréal à Québec.

Le coût total du projet n'est pas encore connu, mais le cabinet du premier ministre a déjà estimé que 3,9 milliards de dollars seront dépensés dans la seule phase de développement du projet. Sur le long terme, le coût total pourrait s'élever à plus de 100 milliards de dollars.

Cependant, ces prévisions ne se manifesteront que si le projet est bel et bien réalisé. Le gouvernement canadien a déjà promis à maintes reprises l'amélioration du réseau ferroviaire, et les Canadiens n'en ont pourtant jamais vu la couleur. D'aucuns seront d'autant plus sceptiques compte tenu que les responsables du projet n'ont présenté aucun échéancier. Par ailleurs, rien ne garantit que le prochain gouvernement reprendra le dossier après le départ du gouvernement Trudeau.



INGÉRENCE AU CÉGEP DAWSON : LA MINISTRE PASCALE DÉRY CRITIQUÉE

Ce mardi 18 février, la ministre de l'Enseignement supérieur du Québec, Pascale Déry, a admis avoir interféré directement avec le contenu d'un cours offert au collège Dawson, un des plus grands cégeps du Québec. La ministre aurait demandé d'éviter d'aborder le sujet de la Palestine dans ce cours, dont une des thématiques se nommait « appartenances palestiniennes ». Cette confession a lieu dans un climat de suspicion, avec des accusations portées depuis décembre à l'encontre du ministère pour abus de pouvoir, ingérence, et atteintes à la liberté académique dans certains cégeps. Au lendemain de la confession de la ministre, la Fédération québécoise des professeurs et professeurs d'université (FQPPU) a exigé la fin immédiate de cette d'ingérence, sans quoi la capacité de la ministre à occuper ses fonctions devrait être remise en cause. La FQPPU estime que les incidents sont loin d'être isolés, et que « l'attitude de la ministre révèle un réel mépris pour les principes d'autonomie qui doivent pourtant guider les milieux de l'enseignement supérieur ».



L'ingérence directe dans le contenu d'un cours sur la Palestine, dans le contexte actuel de la guerre à Gaza, pourrait mettre en évidence certains conflits d'intérêts impliquant Pascale Déry. En effet, celle-ci a siégé au conseil d'administration de la branche québécoise du Centre consultatif des relations juives et israéliennes (CIJA) entre 2016 et 2022, et a récemment entretenu des liens avec cette même entreprise de lobbying. Selon le cabinet de la ministre, l'intervention directe de la ministre dans les affaires du collège Dawson serait dû à des signalements d'élèves concernant une montée de l'antisémitisme au collège depuis le début du conflit à Gaza. Certains enseignants ont pourtant expliqué que le cégep avait amplement les moyens de répondre lui-même aux craintes et requêtes de sa communauté. Cette affaire ternit un peu plus la réputation du gouvernement de la CAQ, déjà largement affaibli depuis plusieurs mois.

CLIMAX ABSOLU : LA GRANDE FINALE CANADA - ÉTATS-UNIS

Du 12 au 20 février s'est déroulé le tournoi de hockey des quatre nations comprenant les États-Unis, le Canada, la Suède et la Finlande. Couronné par la double confrontation entre les deux géants d'Amérique du Nord, cette compétition s'est avérée épique.

Les différentes rencontres ont eu lieu à Montréal, au Centre Bell et à Boston, au TD Garden. Les règles de ce tournoi sont simples : les quatre équipes s'affrontent respectivement, puis une finale à lieu entre les deux équipes ayant accumulé le plus de points, en l'occurrence le Canada et les États-Unis cette année.

Les deux voisins se sont rencontrés dans un match préliminaire, avec notamment trois bagarres en neuf secondes et la huée de l'hymne américain au Centre Bell. Les nombreux incidents dévoilent toute la tension et les enjeux extra sportifs de la rencontre, dans une période politique très tendue entre les deux pays, notamment à cause de la déclaration de Donald Trump proposant au Canada de devenir le 51^e état des États-Unis. Malgré la défaite du Canada lors de ce match, une victoire contre la Suède et la Finlande leur a permis de se qualifier pour la grande finale face aux États-Unis.

Cette ultime confrontation avec, à la clé, un trophée et une victoire chargée de sens a commencé d'emblée sur les chapeaux de roues. Avec les huées de l'hymne canadien à Boston, le ton de cette rencontre était alors donné. Au cours d'un match épique, les Canadiens se sont imposés, notamment grâce à une belle performance du gardien de but Binnington et à un ultime but de Connor McDavid dans les prolongations qui délivre le Canada au paroxysme de suspense. *Ô Canada* a alors pu résonner dans l'enceinte du TD Garden, réjouissant et réunissant tous les Canadiens, le temps d'une soirée au moins.



MATTHIEU JUGE
Éditeur Actualités

TITOUAN PAUX
Éditeur Actualités

ILLUSTRATIONS :
EILEEN DAVIDSON | LE DÉLIT

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Vincent Maraval

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Titouan Paux
Matthieu Juge
Eugénie St-Pierre

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Harantxa Jean
Béatrice Poirier-Pouliot

Société

societe@delitfrancais.com
Jeanne Marengère
Antoine Proulx

Bien-être

bienetre@delitfrancais.com
Adèle Doat
Layla Lamrani

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Jade Lê

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Eileen Davidson
Stu Doré

Photographe

visuel@delitfrancais.com
Toscan Ralaimongo

Coordonnateur-riche-s de la correction

correction@delitfrancais.com
Malo Salmon
Juliette Elie

Coordonnatrices réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Camélia Bakouri
Elie Nguyen

Contributeur-riche-s

Thierry Boliko, Cultur'elles MTL, Scottie Jean, Valentin Pelouzet, Océane Nzeyimana

Couverture

Stu Doré

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B-26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Letty Matteo

Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

Support graphique et technique

Alice Postovski

Comptable

Andrea Gluck

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Andrei Li

Conseil d'administration de la SPD

David Choi, Andrei Li, Sena Ho, Jade Lê, Vincent Maraval, Letty Matteo, Raphael Miro

Les opinions exprimées dans les pages du *Délit* sont celles de leurs auteurs et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le *Délit* est indépendant de l'Université McGill.

Le *Délit* est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeur-riche-s ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le *Délit* (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du *Daily* (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Vivre les élections fédérales allemandes à l'étranger

Soirée électorale à l'Institut Goethe de Montréal.

VINCENT MARAVAL
Rédacteur en chef

Dimanche dernier, environ 60 millions d'Allemands ont été appelés à voter pour les élections fédérales allemandes, afin d'élire un nouveau parlement. Ces élections anticipées avaient été annoncées par le chancelier Olaf Scholz en décembre, à la suite de la dislocation de la coalition « feu tricolore », composée du Parti social-démocrate (SPD), des Verts, ainsi que du Parti libéral-démocrate (FDP). C'est finalement le parti conservateur CDU/CSU de Friedrich Merz qui est sorti vainqueur des élections, avec 28,5% des votes. Pour cette occasion, le consulat général d'Allemagne à Montréal et l'Institut Goethe de Montréal [centre culturel allemand, ndlr] ont organisé une « Wahlparty » ou « fête électorale » afin de permettre à la communauté germanique de suivre les élections en compagnie. Au total, une petite trentaine de personnes s'est retrouvée à l'angle de la rue Ontario et du boulevard Saint-Denis, afin de partager ce moment autour d'un café, d'une pâtisserie, ou d'un bretzel.

Des élections cruciales

Si l'ambiance à l'institut Goethe était légère, les élec-

tions fédérales restent cruciales pour l'avenir de l'Allemagne. Le Bundestag [parlement] est la branche la plus importante de la gouvernance allemande – sa composition influençant quels partis gouvernent et qui devient chancelier-ère. Ces élections ont été marquées par une percée de l'AfD – parti d'extrême droite. En janvier, le parti avait notamment fait parler de lui lorsqu'un projet

campagne, l'AfD a bénéficié du soutien du milliardaire américain Elon Musk, avec qui la cheffe du parti, Alice Weidel, s'est entretenue en vidéoconférence sur la plateforme X, le 9 janvier dernier.

Pendant la fête électorale, *Le Délit* a pu interroger Linda et Stefan, deux Allemands originaires de Bavière, établis à Montréal depuis un an. Linda nous a confié son

« Une fois de plus, une démocratie européenne voit un parti d'extrême droite réaliser un score historique »

de « remigration » visant à expulser plus de deux millions de personnes étrangères ou allemandes d'origine étrangère. Pendant la

ressenti sur le comportement de Musk : « pour moi, il est très inquietant de voir un milliardaire américain essayer si ouvertement

d'interférer avec les élections allemandes. Honnêtement, je ne pense pas que cela ait eu un gros impact sur les élections. Bien que cela ait provoqué une grande agitation dans les médias, ça n'a pas fait basculer les électeurs indécis vers une direction ou une autre. J'ai trouvé que la conversation entre Weidel et Musk était parfois gênante et maladroite, comme s'ils n'avaient rien à se dire... (tdlr) » Le parti d'extrême droite a réalisé le plus haut score de son histoire, se classant en deuxième position derrière le CDU/CSU avec 20% des suffrages. Regardant avec dépit l'écran géant, Stefan affirme : « c'est ce que les plus récents sondages prédisaient, donc je ne suis pas étonné, mais cela n'est tout de même pas agréable à voir. »

Observer depuis l'étranger

Pour les deux Allemands, cette première expérience de vote depuis l'étranger a été amère. Contrairement à d'autres pays, il n'existe pas de circonscription dédiée aux Allemands établis à l'étranger : les électeurs doivent voter pour leur circonscription d'origine, en Allemagne. Pour ce faire, ils sont contraints d'envoyer leur vote par la poste, ce qui a posé problème à de nombreux Allemands. Selon Linda, comme

« les élections qui devaient initialement avoir lieu en automne ont été anticipées à la suite de la chute de la coalition, cela nous a laissé très peu de temps pour faire le processus administratif. Nous n'avons donc pas eu le temps de voter ». Dans un communiqué, la présidente fédérale des élections a reconnu avoir reçu de nombreuses plaintes à ce propos en fin de campagne, sans apporter d'autres réponses que « la seule option restante est de se rendre dans un bureau de vote en Allemagne ». Préoccupé, Stefan ajoute que « le manque de numérisation et la bureaucratie moderne font que les élections sont en quelque sorte biaisées, car la majorité des personnes vivant à l'étranger sont plus progressistes, mais leur vote est perdu à cause de la lenteur administrative ».

Une fois de plus, une démocratie européenne voit un parti d'extrême droite réaliser un score historique. Malgré les signes de division et de polarisation indiqués par les résultats des élections, la fête électorale s'est déroulée au sein d'une ambiance amicale. Cela montre que, malgré les potentielles divisions politiques, les gens peuvent tout de même se retrouver, pour discuter autour d'un café et d'un bretzel. ☺



VINCENT MARAVAL | LE DÉLIT

CAMPUS

Souper de l'héritage des personnes noires : inspirer et motiver

Comment NSBE parvient-elle à inspirer les générations futures?

JADE LÉ
Coordinatrice de la production

Près de 100 étudiant·e·s se sont réuni·e·s le mercredi 19 février, dans le bâtiment de l'AEUM, dans le cadre du *Black Legacy Dinner* ou Souper de l'héritage des personnes noires. Cet événement, organisé par la *Société Nationale des étudiant·e·s noir·e·s en Ingénierie (NSBE: National Society of Black Engineers)* à l'occasion du Mois de l'Histoire des Noirs avait pour but d'inspirer et de motiver les étudiant·e·s mcgillois·e·s à poursuivre différentes carrières en ingénierie. Ayant pour slogan « *Ne soyez jamais limités par l'imagination limitée des autres* » tiré d'une citation de la Dre Mae C. Jemison, première astronaute afro-américaine, la soirée a recueilli cinq panélistes qui ont partagé tour à tour leurs expériences et conseils avec les étudiant·e·s. Elle s'est ensuite poursuivie par un souper, ainsi qu'une séance de réseautage.

Le but de l'événement, me partage Trixie, vice-présidente de

NSBE, était « *d'encourager la célébration de la créativité, et le courage de poursuivre son propre chemin, malgré les contraintes extérieures* ». Fatima, responsable des événements de NSBE, ajoute qu'« *en tant que personne de couleur, ça peut être difficile*



THIERRY BOLIKO

de s'imaginer faire ce que l'on aime et être où l'on souhaiterait être, car on ne se sent pas forcément représenté·e·s ». Ainsi, de tels événements sont l'occasion d'entendre la voix de ceux et celles qui ont réussi à défier les obstacles et ont eu le courage de prendre des initiatives. Par

exemple, Stephanie Kirichou, une des panélistes, a commencé sa carrière chez ABB, une entreprise spécialisée dans les technologies d'électrification, après avoir été diplômée de McGill. Aujourd'hui, elle a un cheminement unique en étant également

DJ. Mélangeant entrepreneuriat et art, son profil est tout à fait atypique. Trixie m'explique que cela permet d'inspirer les étudiant·e·s, en leur montrant qu'il existe des options variées en dehors du profil traditionnel de l'ingénieur. Nuel Edeh, un autre panéliste diplômé de McGill, est

parvenu à co-fonder sa propre entreprise en 2020. Parmi les autres invités, on comptait Achille Ubaliyoro, fondateur et directeur de *Kabera Consulting*, une agence d'accompagnement professionnel ; Rito Joseph, fondateur de *Black Montreal Experiences* où il mène des conférences, présentations, ateliers et promenades pour célébrer l'histoire noire de Montréal ; et enfin Leslie-Anne Lewis, directrice de la diversité et de l'équité à la Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada.

En plus de ces interventions, Fatima me confie que la nourriture du souper a été particulièrement appréciée. En effet, le menu soigneusement préparé par Casserole Kréole était composé de plats traditionnellement caribéens et africains tels que le riz djon djon, le griot haïtien, le poulet à la jerk jamaïcain et autres spécialités. Fatima explique : « *c'était l'occasion de déguster le type de nourriture que je mangeais chez moi avant d'inté-*

grer l'université. Je n'ai ni le temps ni l'argent de me les préparer ici et c'était donc très réconfortant de les retrouver au souper ».

En dehors de cet événement, NSBE est une organisation mondiale, notamment présente aux États-Unis et au Canada. Ses commanditaires lui permettent d'organiser des séances de réseautage au long de l'année, des interventions auprès des plus jeunes dans des écoles à Montréal, et, notamment, une conférence annuelle qui regroupe tout le réseau américain lors d'un forum de l'emploi. Leur but principal est d'accompagner les étudiant·e·s noir·e·s dans leur carrière en sciences ou en ingénierie en leur fournissant des ressources académiques. Chaque personne à McGill peut s'y impliquer en participant aux événements et à la réunion semestrielle ouverte à tous·tes. Pour en savoir plus, vous pouvez visiter leur page Instagram @nsbemcgill et leur site Internet nsbemcgill.com. ☺

Déclarations incendiaires de J.D. Vance à Munich

Un tournant diplomatique dans la guerre en Ukraine.

VALENTIN PELOUZET
Contributeur

Vendredi 14 février, à la Conférence de Munich sur la sécurité, réunissant des dirigeants mondiaux, des ministres et d'autres responsables politiques de premier plan, J.D. Vance a créé le choc. Alors que l'on pouvait s'attendre à ce que le vice-président américain s'exprime sur la guerre en Ukraine, les États-Unis demeurant leur principal soutien militaire face à l'invasion russe, il a surpris en ne prononçant pas un mot sur le sujet. Vance a plutôt choisi de donner une leçon aux représentants européens sur leur gouvernance démocratique : « *la menace qui m'inquiète le plus vis-à-vis de l'Europe n'est ni la Russie, ni la Chine, ni aucun autre acteur externe. Ce qui m'inquiète, c'est la menace de l'intérieur : le recul de l'Europe sur certaines de ses valeurs les plus fondamentales. [...] Dans toute l'Europe, je crains que la liberté d'expression ne recule (tdlr).* » Je me suis entretenu avec Juliet Johnson, politologue et professeure de science politique à l'Université McGill spécialiste de la Russie, pour tenter de comprendre cette déclaration.

Un choix diplomatique (in)conscient

L'angle de l'attaque, la liberté d'expression, peut d'abord surprendre. Cette déclaration survient néanmoins à la suite de l'annulation du premier tour des élections présidentielles roumaines dans laquelle Călin Georgescu, candidat d'extrême-droite pro-russe, est arrivé en tête, à la surprise générale, avec 22% des suffrages. La Cour constitutionnelle roumaine a pris cette décision sous suspicion d'interférence russe dans la campagne éclair du candidat sur les réseaux sociaux, en particulier sur TikTok.

Ignorant ces éléments de contexte, J.D. Vance a interprété cette décision comme un signe de recul démocratique en Europe : « *si vous avez peur de vos propres électeurs, il n'y a rien que les États-Unis puissent faire pour vous.* » Au sujet de la Roumanie spécifiquement, il a déclaré : « *lorsque nous voyons des cours européennes annuler des élections [...] nous devons nous demander si nous nous tenons à des normes assez élevées.* » Selon la Dre Johnson, l'utilisation de la notion de « liberté d'expression » n'est alors pas à prendre au premier degré : « *J.D. Vance comprend la liberté d'expression comme la liberté pour lui et les partisans de Trump de dire ce qu'il désirent sans être critiqués.* » Un choix de mots qu'elle juge témoin « d'ignorance » alors que

Trump prévoit d'interdire l'usage de quelque 120 mots dans les travaux universitaires américains, comme « préjugé » ou « climat » sous la menace de retraits de financement. « *Leur partisanisme les empêche de voir cette décision-ci comme une attaque contre la liberté d'expression* », indique-t-elle.

Plusieurs pistes peuvent être établies pour expliquer les déclarations de J.D. Vance : volonté de déstabilisation des démocraties libérales? Une envie de plaire à la Russie? Ou encore de créer le choc pour ne pas avoir à se positionner sur le sujet sensible de l'Ukraine? Dre Johnson, de son côté, est formelle : « *l'objectif de ces déclarations est d'affirmer la dominance américaine et de semer la division en Europe.* » Néanmoins, elle précise que « *ces déclarations montrent surtout l'étendue du manque de culture de J.D. Vance vis-à-vis de l'Europe, et des relations internationales en général. [...] C'est un novice à la confiance démesurée par rapport à ses connaissances.* » Elle rappelle également que cette stratégie n'est pas forcément efficace : « *un retour de flamme s'opère clairement ; les dirigeants européens ont remis sur la table la question des efforts de défense paneuropéens pour la première fois depuis longtemps.* »

Depuis une semaine, l'Europe multiplie en effet les sommets. Ses dirigeants étaient à Paris le lundi 17 février pour convenir de l'élaboration et du financement d'une politique commune de défense. Une réaction qui s'inscrit dans le contexte plus large de la non-fiabilité des États-Unis de Trump, qui sont « *connus pour ne pas respecter les accords qu'ils signent* », explique Dre Johnson.

Europhobie... et russophilie

Les propos du vice-président s'inscrivent dans une stratégie diplomatique plus large du camp de Trump vis-à-vis la guerre en Ukraine : celle de s'éloigner de l'Europe et de se rapprocher de la Russie. Le président américain s'est ainsi longuement entretenu au téléphone mercredi dernier avec son homologue russe Vladimir Poutine, sans la présence de l'Union Européenne ni de l'Ukraine, dans la quête d'un plan de paix. Une discussion préliminaire de laquelle Poutine sort grand gagnant, selon Dre Johnson : « *l'équipe de Trump a déjà concédé à tout ce que Poutine veut : la non-intégration de l'Ukraine à l'OTAN, l'abandon de plus d'un cinquième du territoire du pays, l'idée du besoin d'élections en Ukraine... ce sont les principales demandes du Kremlin!* »



Comment comprendre alors ce revirement? Similairement à son analyse de J.D. Vance, Dre Johnson blâme « *l'absence de compétences diplomatiques* » de Trump : « *l'auteur de The Art of the Deal commet deux fautes majeures : la relâche de tous ses leviers de négociations dès le début, et l'exclusion de partis clés. Ce sont des erreurs d'amateur.* » En effet, l'absence de l'Ukraine des négociations, qui témoigne selon la professeure de « *la vision du monde simpliste de Trump, concentrée seulement sur les grandes puissances* », pourrait mener à l'échec de l'entreprise. « *L'Ukraine, surtout supportée par l'UE, n'acceptera jamais ces termes, et les États-Unis ne peuvent pas les y forcer* », explique-t-elle.

Volodymyr Zelensky, de son côté, commence à pointer du doigt ses désaccords avec la méthode Trump. Interrogé au lendemain du discours de Vance, il réclamait la présence de l'Europe et de l'Ukraine aux négociations : « *nous sommes très reconnaissants à l'égard des États-Unis. Ils nous ont beaucoup donné et soutenu [...] et nous sommes également très reconnaissants à l'égard de l'UE, un partenaire stratégique important. C'est pourquoi il faut que l'on soit au même niveau, côte-à-côte, et à la table des négociations.* » D'abord diplomate, le président ukrainien a changé de ton mercredi,

après que Trump a accusé l'Ukraine d'avoir « *commencé la guerre, il a déclaré : le président américain vit malheureusement dans un espace de désinformation [russe].* » Des propos soutenus par Dre Johnson : « *Trump en sait très peu au sujet de l'Ukraine, et ment énormément, souvent par ignorance. Il a par exemple déclaré que la cote de popularité de Zelensky était de 4%, alors qu'elle est en réalité de 57%. C'est un grand consommateur de la propagande russe.* » L'heure semble donc à l'escalade entre les deux leaders. Quelques minutes après notre entrevue avec Dre Johnson mercredi 19 février, Trump a qualifié Zelensky de « *dictateur sans élections* ». Le lundi suivant, les États-Unis ont voté contre une résolution de l'ONU condamnant la Russie pour la guerre, aux côtés de Moscou et de ses soutiens. L'administration Trump s'est également abstenue de voter sur sa propre résolution appelant simplement à une négociation pour mettre fin à la guerre. Les États-Unis ont ainsi confirmé leur rupture diplomatique avec l'UE et l'Ukraine à travers les organisations internationales.

Que doit-on attendre de la suite de la guerre?

Ainsi, malgré la tentative de diplomatie éclair du président américain, un accord de paix du-

rable semble encore loin, selon Dre Johnson. Elle explique : « *Vladimir Poutine, comme Trump, n'est pas connu pour respecter les accords qu'il passe. [...] Pourquoi les Russes s'arrêteraient-ils, ils gagnent! Ils contrôlent un cinquième du territoire ukrainien, et n'ont aucune raison d'interrompre les hostilités.* » Interrogée sur les difficultés militaires russes, elle répond : « *ils traversent en effet des difficultés, notamment de conscription. Ils ont été obligés de promettre des bonus, d'appeler des soldats nord-coréens et des sociétés militaires privées. Mais tout est relatif ; ils restent moins en danger que l'Ukraine, qui risque des carences de ravitaillement militaire et de soldats. L'Ukraine demeure en effet un pays bien moins peuplé que la Russie, ce qui signifie que malgré le nombre supérieur de pertes russes, chaque perte ukrainienne compte plus.* » L'analyse de Dre Johnson nous permet d'y voir plus clair dans la diplomatie agressive de Trump et son administration. Quelques jours après le troisième anniversaire de l'invasion russe, l'arrêt des hostilités ne semble pas être facilité par l'arrivée au pouvoir des Républicains. En ignorant les demandes et positions de l'Union européenne et de l'Ukraine tout en se rapprochant de celles de la Russie, Trump pousse l'Europe à une réorganisation stratégique. ☹

Le « couronnement » annoncé de Mark Carney

Le point sur la course à la chefferie du Parti libéral du Canada.

Il ne reste plus que 11 jours avant le dénouement de la course à la chefferie du Parti libéral du Canada. Le 9 mars, les membres du parti désigneront non seulement leur nouveau chef, mais aussi le futur premier ministre du pays, qui occupera ses fonctions jusqu'aux prochaines élections fédérales. Alors que la campagne touche à sa fin, faisons le point sur les enjeux et les dynamiques de la course.

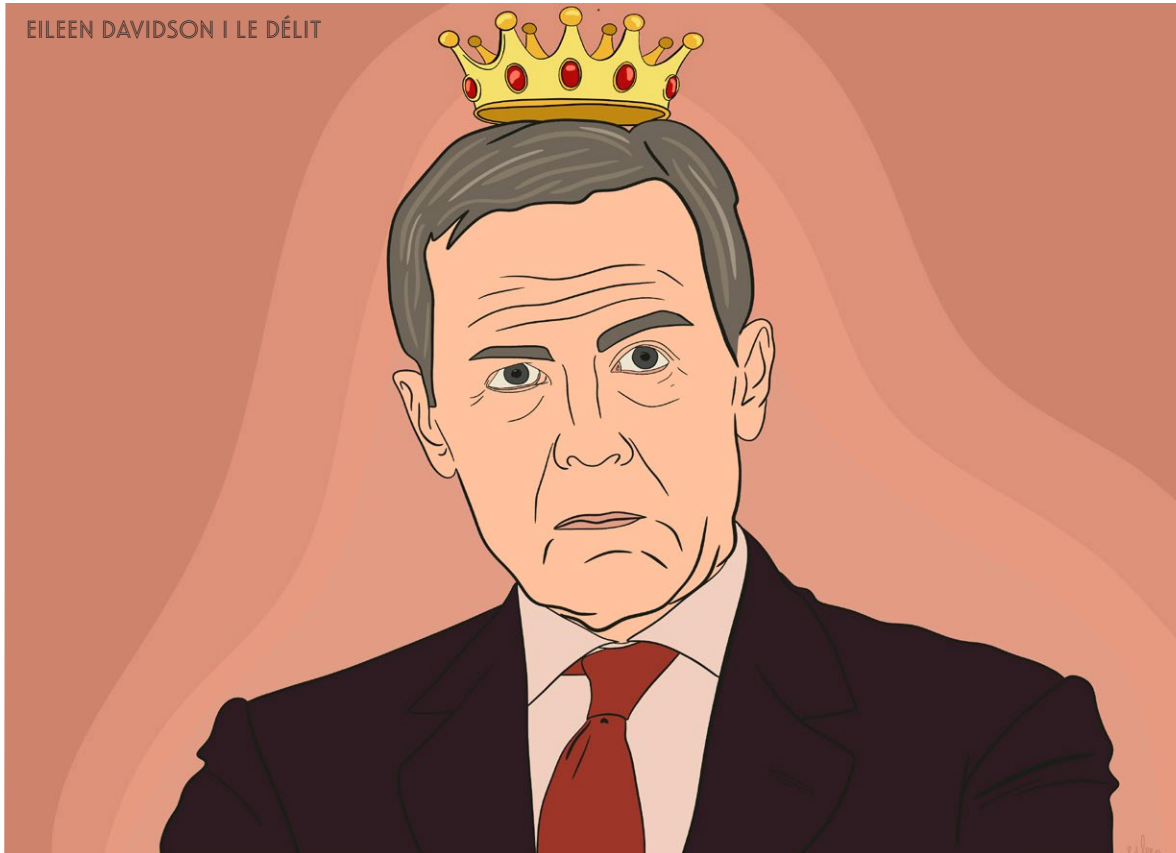
À l'heure actuelle, les sondages placent l'ex-gouverneur des banques du Canada et de l'Angleterre, Mark Carney, en tête, loin devant l'ancienne vice-première ministre de Justin Trudeau, Chrystia Freeland, l'ancienne leader du gouvernement à la Chambre des communes, Karina Gould, et l'ancien élu montréalais, Frank Baylis. Carney réussirait même à combler l'écart qui sépare les libéraux et les conservateurs dans l'opinion publique, avec un taux de popularité estimé à 39%, qui suit de très près les 40% du chef conservateur Pierre Poilievre.

Liberal McGill, l'association officielle du Parti libéral du Canada à McGill, a choisi de soutenir la candidature de Mark Carney, qui aurait reçu « un appui massif de la part des membres (tdlr) » selon Quinn Porter, président de l'association. Ce dernier a expliqué au *Délit* que l'association a eu l'opportunité de rencontrer Carney, Freeland et Gould, « une expérience formidable qui a attiré de nouveaux membres et nous a permis d'aborder différentes idées ». Rowan Watchmaker, membre de *Liberal McGill*, explique que l'objectif principal de l'association est de « veiller à ce que les étudiants libéraux sachent quand et comment voter, tout en s'assurant qu'ils disposent de suffisamment d'informations sur tous les candidats pour faire un choix éclairé, en accord avec leurs valeurs personnelles ».

Les candidats à la chefferie du Parti libéral

Afin d'éclaircir les enjeux de la course à la chefferie, le *Délit* s'est entretenu avec Daniel Béland, professeur de science politique canadienne à l'Université McGill et directeur de l'Institut d'études canadiennes à McGill (IÉCM). Le professeur Béland explique que le public a une image très favorable de Mark Carney, un candidat nouveau en matière de politique

EILEEN DAVIDSON | LE DÉLIT



Par rapport aux autres candidats, Carney a « plus de soutien populaire, plus de soutien de l'élite de son parti et plus de soutien financier. Il faudrait vraiment un drame ou une catastrophe pour qu'il ne devienne pas le leader du Parti libéral du Canada le 9 mars. »

La situation n'est pas la même pour le reste des candidats. Chrystia Freeland, ancienne vice-première ministre dont la démission en décembre a précipité celle de Justin Trudeau, peinerait d'après Béland à sortir de l'ombre du premier ministre. « Pendant neuf ans, elle a été ministre dans le cabinet de Justin Trudeau. C'est difficile pour elle de créer une distance entre elle et l'héritage Trudeau, parce qu'elle en fait directement partie », explique-t-il.

Quant aux candidats moins populaires, à savoir Karina Gould et Frank Baylis, le professeur rappelle que « les gens se lancent dans des courses électorales pour des raisons différentes. Il y en a qui se lancent dans

plutôt pour gagner en visibilité. Gould, à l'âge de 37 ans, est encore considérée très jeune dans le milieu politique. En se présentant pour la course à la chefferie, elle se positionne pour un avenir en politique, elle « fait passer son message et elle se met de l'avant ». Il en va de même pour Baylis, le seul candidat québécois à la chefferie du parti.

Par ailleurs, la candidate Ruby Dhalla a été disqualifiée de la campagne le 21 février, en raison de « violations graves » des règles relatives à la campagne. Elle est notamment accusée d'avoir reçu des dons dépassant la limite individuelle autorisée, une allégation qu'elle nie catégoriquement. Dhalla a appris sa disqualification alors qu'elle était en pleine entrevue télévisée avec CBC.

Carney pas au bout de ses peines

Il est très probable que le candidat élu le 9 mars soit amené à représenter son parti lors

affirmé vouloir déclencher des élections dès le 10 mars si Mark Carney est choisi. Cette éventuelle élection, qui plane au-dessus du gouvernement canadien,

s'accompagnerait d'enjeux bien différents de ceux de la course à la chefferie.

Selon le professeur Béland, « on va lancer des grenades à Mark Carney pendant la campagne. Et Carney n'a jamais fait de campagne électorale, pas même comme aspirant député. On ne l'a pas encore vu tellement en action ; et l'action, pour les politiciens, c'est une campagne électorale. C'est ce qui est le plus important ».

Dans ce contexte d'incertitude électorale, le Parti libéral du Canada cherche à ajuster sa position. Béland indique que « le plus important pour les libéraux, c'est de gagner, de rester au pouvoir ou d'obtenir le pouvoir. Je pense qu'il y a de plus en plus de consensus au sein du parti, qu'on se dirige vers un réalignement vers le centre, ou peut-être même dans certains domaines, vers le centre-droite. Pour affronter Poilievre, mais aussi parce qu'il y a la situation fiscale, la situation

économique ». Quoi qu'il en soit, le nouveau chef du Parti libéral devra rapidement s'imposer, car une lutte politique intense pourrait s'amorcer dès son élection.

Poilievre ne sait plus sur quel pied danser

Pierre Poilievre, chef du Parti conservateur du Canada, se prépare déjà à affronter Mark Carney au cours des prochaines élections. Sur les réseaux sociaux, il enchaîne les attaques personnelles et politiques ponctuées de slogans. Le 20 février, il écrit sur la plateforme X : « *Déjà vu. Carney imite la promesse du "petit déficit" de trois ans de Justin Trudeau [...] Carbon Tax Carney est Just Like Justin.* »

Selon le professeur Béland, le Parti conservateur a véritablement peur de la nouveauté qu'incarne Mark Carney. « Les conservateurs n'ont pas encore réussi à vraiment trouver la faille, le talon d'Achille de Carney. On l'appelle en anglais, "*Carbon Tax Carney.*" C'est un peu naïeux. Ils n'ont pas l'air de trouver exactement le bon ton pour l'attaquer », explique-t-il.

« Le nouveau chef du Parti libéral devra rapidement s'imposer, car une lutte politique intense pourrait s'amorcer dès son élection »

« Il faudrait vraiment un drame ou une catastrophe pour qu'il ne devienne pas le leader du Parti libéral du Canada le 9 mars »

Daniel Béland, professeur de science politique

une course à la chefferie pour gagner », comme Freeland et Carney, et d'autres qui se lancent

d'élections générales anticipées. Jagmeet Singh, chef du Nouveau Parti démocratique, a en effet

Le Parti conservateur doit également s'adapter à un changement d'enjeux dans les prochaines élections présidentielles. Alors qu'il s'attendait à des débats centrés sur le coût de la vie et la taxe carbone, Poilievre doit désormais composer avec un Canada profondément touché par la guerre tarifaire avec les États-Unis et une résurgence du sentiment patriotique. Béland affirme que Poilievre « est en train de pivoter, mais c'est difficile pour lui parce que beaucoup de ses partisans aiment ou aimait Trump. Poilievre doit défendre le Canada, mais ne peut pas trop attaquer le président américain non plus ».

À quelques jours du vote, l'issue de la course semble presque scellée, mais l'avenir du Parti libéral et du paysage politique canadien reste incertain. ☹

EUGÉNIE ST-PIERRE
Éditrice Actualités

L'abandon des travailleurs étrangers temporaires

Précariser pour mieux s'en laver les mains.

JEANNE MARENGÈRE
Éditrice Opinion

Le ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale a annoncé le 23 janvier dernier qu'à compter du 1^{er} février 2025, les travailleurs étrangers temporaires n'auraient plus accès aux services publics d'aide à l'emploi. Cette décision s'inscrit dans une vague plus importante de mesures restrictives sur l'immigration – on peut notamment penser aux mesures visant les étudiants étrangers annoncées en 2024 – qui cherchent visiblement à limiter l'afflux de résidents non permanents au Québec. Cette politique soulève de véritables questions sur la justice et la logique derrière les politiques d'immigration de la Coalition Avenir Québec (CAQ), qui continue de reléguer au second plan la population immigrante québécoise.

Contre-intuitive et injuste

Il semble absurde de refuser des services d'aide à l'emploi à des personnes dont le statut est défini par leur capacité à travailler. L'existence même des travailleurs étrangers temporaires repose sur leur contribution à l'économie du Québec. Pourquoi leur retirer un soutien qui les aiderait à mieux intégrer le marché du travail? C'est une décision qui ne tient pas debout d'un point de vue économique ou social. Le gouvernement prétend favoriser l'emploi des résidents permanents et des citoyens, notant une hausse du taux de chômage au Québec. D'ailleurs, en ce qui concerne le taux de chômage au Québec, il se trouvait en janvier à 5,4%, demeurant largement inférieur au taux de chômage canadien de 6,6%. Il a même connu un recul depuis novembre dernier, alors qu'il atteignait les 5,9%.

Malgré tout, cette politique ne répond pas aux besoins réels du marché du travail. Au lieu d'encourager une intégration efficace des travailleurs temporaires, on leur complique l'accès à l'information et aux ressources essentielles. Les organismes mandatés d'offrir de l'aide en employabilité servent à faciliter l'intégration professionnelle des travailleurs temporaires en les outillant, en les informant sur les standards québécois et en les préparant

au milieu de l'emploi spécifique au Québec. À mon avis, ce qui ressemble à une stratégie électoraliste populiste cache d'autres motifs : cette mesure se traduit plutôt par une précarisation forcée de travailleurs étrangers, ceux-ci représentant déjà une part vulnérable de la population.

Une stratégie d'usure calculée

Il ne faut pas voir cette décision comme un simple ajustement administratif, mais plutôt comme une tactique de fragilisation volontaire et consciente. La CAQ est connue pour ses mesures abusives, voire dérisoires quant à l'immigration : l'apprentissage du français en six mois ou une maîtrise préalable de la langue, restrictions accrues sur les domaines d'emploi prioritaires, et j'en passe.

Aujourd'hui, c'est l'exclusion des services publics d'aide à l'emploi pour les travailleurs temporaires. Demain, ce sera autre chose. Ces mesures ne font pas disparaître le besoin de main-d'œuvre – le gouvernement estime qu'il y aura au-delà de 1,4 million de postes à combler d'ici 2030 – mais rendent le parcours plus difficile pour les étrangers souhaitant s'établir au Québec.

J'irais même jusqu'à dire qu'on peut lire entre les lignes une volonté caquiste de pousser ces travailleurs à quitter la province, ou le pays, d'eux-mêmes. En rendant leur séjour au Québec plus



STU DORÉ | LE DÉLIT

qu'elle sert les intérêts économiques de la province, mais dont l'intégration durable n'est ni souhaitée ni encouragée.

Fragiliser l'économie québécoise

D'un point de vue purement pragmatique, cette décision me semble risquée pour l'économie québécoise. Je ne suis en rien économiste, mais, alors que la province fait face à une pénurie de main-d'œuvre dans

difficile pour ces travailleurs, la CAQ ne fait qu'aggraver la pénurie et met en péril des chaînes de production et de services essentielles. On s'attendrait plutôt à des mesures facilitant l'accès à l'emploi, pas l'inverse.

Une dérive politique plus large

Cette restriction s'inscrit dans un mouvement plus large de fermeture à l'immigration, au Québec et ailleurs. Le gouverne-

ment fragilise les tissus sociaux et s'attaque aux populations les plus vulnérables. Ces politiques ne règlent en rien les défis structurels du marché du travail, mais répondent plutôt à aux pressions populistes qui cherchent des boucs émissaires plutôt que de véritables solutions.

Dans un climat de compressions budgétaires, les premières victimes de ces politiques sont toujours les plus précaires. Les coupures dans le domaine de la santé, par exemple, affecteront d'abord de manière disproportionnée les personnes à risque ayant un accès limité aux soins. De la même manière, les restrictions sur l'emploi visent un groupe déjà marginalisé, renforçant leur isolement et leur vulnérabilité. Si on regarde à l'échelle mcgilloise, les compressions budgétaires de 45 millions annoncées le 7 février dernier par l'administration impacteront en premier les plus fragiles, les étudiants.

Ce qui se cache derrière ces mesures, c'est une vision de l'immigration comme un fardeau plutôt qu'une ressource. Pourtant, dans un Québec confronté à un vieillissement de la population et à un manque de travailleurs, les travailleurs temporaires, et plus largement, la population immigrante, sont plus que jamais essentiels. L'immigration au Québec est ce qui fait sa beauté, sa richesse, pas le contraire.

Main dans la main

Plutôt que d'imaginer des stratégies pour exclure les travailleurs étrangers temporaires, le gouvernement Legault ferait mieux de reconnaître leur rôle crucial dans le tissu économique et social du Québec. Cette politique est non seulement injuste, mais aussi contre-productive. Elle affaiblit la main-d'œuvre locale, exacerbe les pénuries et véhicule un message de rejet aux immigrants qui pourraient autrement choisir de s'installer de façon permanente au Québec. Face à ces enjeux, il est essentiel de résister à ces discours d'exclusion et de rappeler que l'immigration n'est pas une menace, mais une force. Les travailleurs étrangers méritent mieux qu'un système qui les pousse vers la sortie au lieu de leur offrir des opportunités. ☉

« Aux yeux de la CAQ, ils sont une population transitoire, au même titre que les étudiants étrangers, dont la présence est tolérée tant qu'elle sert les intérêts économiques de la province, mais dont l'intégration durable n'est ni souhaitée ni encouragée »

plusieurs secteurs, il me semble irrationnel de restreindre l'accès aux services qui facilitent l'employabilité des travailleurs déjà présents sur le territoire. Comment peut-on se permettre de renvoyer ces travailleurs alors que certains secteurs – pensons à l'agriculture, la santé, la restauration – dépendent grandement de la main-d'œuvre immigrante? En rendant l'accès à l'emploi plus

difficile pour ces travailleurs, la CAQ ne fait qu'aggraver la pénurie et met en péril des chaînes de production et de services essentielles. On s'attendrait plutôt à des mesures facilitant l'accès à l'emploi, pas l'inverse.

Cette restriction s'inscrit dans un mouvement plus large de fermeture à l'immigration, au Québec et ailleurs. Le gouverne-

Pour la prochaine fois...

Proposition pour la libération d'un Québec souverain.

L'acharnement, si la cause est juste, on appelle ça de la persévérance. On dira peut-être que je m'acharne contre la servilité libérale et sa détestable propension à faire de la politique un risible culte de la personnalité. Pouvez-vous vraiment m'en vouloir? À peine débarrassés du fanatisme frénétique pro-Trudeau, les Québécois vont devoir subir une énième campagne de séduction importée cette fois-ci au provincial. Les dignitaires et attachés (pour ne pas dire ligotés) de presse du Parti libéral du Québec (PLQ) ont jeté leur dévolu sur Pablo Rodriguez – ancien ministre de l'Assimilation québécoise (plus formellement, du Patrimoine canadien) et ministre des Transports sous Trudeau. Moi, l'Honorable Pablo Rodriguez,

incompatible avec les valeurs promulguées par le Parti québécois (PQ) ou Québec Solidaire (QS) – les Québécois reléguant l'idéal indépendantiste au rang d'enjeu secondaire, minable, inatteignable.

Aux charognards fédéralistes de se poulécher devant la carcasse que devient le camp du OUI. La mort de l'identité québécoise passe par une incompréhension de ce qui la garde réellement en vie. Les trois partis dont la plateforme n'exige pas une soumission humiliante à un Canada néocolonial anglophone sont incapables de délaissier leurs différends idéologiques dans la poursuite de l'indépendance. Un Québec socialiste, dadaïste, anarchiste ou gaulliste : quelle importance s'il est placé sous le joug étouffant

totodétermination ne peut se faire autrement que par un référendum, pouvant n'être gagné que par l'union idéologique des Québécois pour la survie de leur identité.

Les fédéralistes dotés d'une capacité pour la lecture insisteront sur le fait qu'une telle initiative est un gaspillage de temps, l'appui référendaire étant d'à peine 34% en date de février 2025. Si seulement ils savaient interpréter ce déclin, forcé par la politisation de l'enjeu de l'indépendance! Si le PQ est encore le meilleur vaisseau disponible pour la sauvegarde du Québec, il reste imparfait, étant donné son incapacité à faire de l'indépendance son unique objectif. Il gagne de précieux votes en se prononçant sur différents enjeux pour gagner une bataille, l'élection de 2026 : en agissant ainsi, est-il en train de perdre la guerre pour la souveraineté du Québec? De ce questionnement émane la pertinence de proposer une alliance nationaliste, souverainiste, indépendantiste (peu importe la désignation de notre libération) : le futur du Québec en dépend. Peu importe le nom qu'elle porte ou le poids idéologique qu'elle sous-tend, notre nation doit prioriser le rejet de l'opprobre fédéral et la création d'un pays francophone.

Le réel combat

Il pourrait m'être proposé qu'être un fédéraliste n'empêche pas d'aimer le Québec, de vouloir son bien par sa présence dans un Canada fort et uni. Quelle manifestation épouvantable du syndrome de Stockholm! Quelle idée insensée de suggérer que le Québec s'épanouit au sein de la *Royal Colonial Administration* : toutes les mesures prouvent le

« L'indépendance, ce n'est pas une idée de droite, de gauche, du centre : c'est une valeur fondamentale de l'existence humaine »

contraire! Son identité s'effrite, sa langue disparaît inexorablement et sa richesse est partagée avec des profiteurs canadiens qui ne professent leur amour pour le Québec que pendant les campagnes référendaires. Les

adorateurs commandités du système fédéral assurent que l'unité est la seule manière de résister à des despotes comme Donald Trump, mais ils plient lâchement l'échine dès la première confrontation! Comment oser prétendre que le Canada ferait mieux que le Québec alors que sa gestion étouffante le détruit de l'intérieur?

Nous, Québécois et Québécoises, plions l'échine depuis 265 ans face au colonialisme, tantôt britannique, depuis canadien. Non pas par lâcheté, mais à cause de l'influence pernicieuse qu'ont exercée le Doric Club, le PLQ et

ne me dise pas que je soutiens un Québec gouverné de manière totalitaire, par une idéologie monolithique! Je veux simplement l'alliance de la multitude pour un objectif qui va permettre la survie de la nation, qui continuera de voir sa politique fluctuer d'un côté à l'autre du spectre politique. L'indépendance, ce n'est pas une idée de droite, de gauche, du centre : c'est une valeur fondamentale de l'existence humaine.

Ce que les Québécois doivent comprendre lorsqu'ils exercent leurs droits démocratiques, c'est que la survie du Québec qu'ils aiment dépend de son indépendance, de sa libération de l'assujettissement fédéral anglophone. La disparition de la culture et de l'identité nationale serait la pire catastrophe dont notre peuple pourrait être la victime : elle est déjà solidement enclenchée. Battons-nous pour l'indépendance, envers et contre tous les opposants fédéralistes qui veulent étouffer la volonté d'exister d'un peuple francophone! La prochaine fois approche... saurons-nous enfin nous unir? ☹

ANTOINE PROULX
Éditeur Enquête



STU DORÉ | LE DÉLIT

« En voulant faire des gains modérés au prix de pertes mineures, chacun des partis se crée une base militante toujours plus radicale et intolérante au message d'autrui »

je le trouve parfaitement correct, parfaitement libéral. Il est aussi parfaitement digne de s'incliner devant un Parti Québécois renaissant de ses cendres. Mais de là à déclencher la *Pablomania*, à faire de moi (ou quiconque de minimalement sagace) un Pablophile : il y a tout de même des limites!

L'insipide et artificielle partisanerie dont est affublée la politique québécoise paralyse toute possibilité pour le Québec de s'arracher à l'emprise de l'opresseur fédéral par mesure référendaire. Chaque minuscule enjeu fait l'objet d'une décortication chirurgicale suivie d'une prise de position plus ou moins cohérente, contribuant à la polarisation toujours plus excessive de l'électorat québécois. En voulant faire des gains modérés au prix de pertes mineures, chacun des partis se crée une base militante toujours plus radicale et intolérante au message d'autrui. On veut nous voir voter pour la meilleure politique migratoire, économique, socio-développementale – secteurs essentiels, mais voués à une éphémérité dépendante des allégeances politiques du parti au pouvoir. La plateforme caquiste (CAQ) devient alors complètement

d'un Poilievre ou d'un Carney – deux maudits « francophones » de téléprompteur! La valorisation du Québec comme une nation francophone et identitairement détachée du Canada est une partie intégrante (à des degrés variables) de l'idéologie de la CAQ, du PQ et de QS – comment orienter leurs électors vers la souveraineté?

Dépolitiser l'indépendance

Ma hantise de la partisanerie factice m'amène à présenter une solution focalisée sur la simple formation d'un Québec par un parti dont c'est le seul objectif. Pas de plateforme compliquée et orchestrée par le désir du plus offrant : un message, une promesse de poursuite acharnée de l'indépendance. Un parti qui, si élu démocratiquement, prévoit le déclenchement d'un référendum – permettant à un éventuel Québec souverain de décider de ses propres fondations par la suite. Il ne faut pas s'imaginer qu'en gagnant son indépendance, le Québec perdrait l'immense richesse politique qui le compose, mais plutôt qu'il serait enfin maître de toutes les facettes de son existence. La protection de la langue, de la culture et de l'au-

J'ai arrêté mon sport

Témoignages d'étudiantes universitaires ex-sportives.

JULIETTE ELIE

Coordonnatrice de la correction

J'ai fait du cirque pendant huit ans, deux fois par semaine, et j'ai dû arrêter brusquement à cause de la pandémie de COVID-19. J'ai réalisé seulement cette semaine que cette fracture coïncidait parfaitement avec les débuts de mon anxiété. L'arrêt d'une activité physique régulière est un moment insidieusement bouleversant, socialement, physiquement et mentalement. D'autant plus lorsqu'il s'agit d'une passion. C'est un deuil qu'énormément de jeunes traversent, comme je l'ai découvert en discutant avec mon entourage. Je n'ai pas de conseils à donner ou de données à exposer. Je souhaite seulement partager ma propre expérience et celles des gens qui m'entourent. Voici donc trois témoignages d'étudiantes étant passées par cette étape qui semble inévitable lors du passage à la vie adulte.

RACHEL*, ÉTUDIANTE DE TROISIÈME

ANNÉE EN LITTÉRATURE ANGLAISE.

J'ai commencé le ballet à l'âge de trois ans. Je n'ai jamais arrêté de pratiquer ce sport jusqu'à la fin du secondaire, à mes 16 ans. Même la pandémie ne m'en a pas empêché, j'étais très assidue et suivais mes cours en ligne, au milieu de ma chambre. La fréquence variait, mais ça a toujours été au minimum deux fois par semaine, soit quatre heures au total. Les cinq dernières années, je suivais quatre cours, donc presque dix heures de pratique par semaine. En plus des cours en présentiel, je faisais mes étirements chaque jour, pendant une vingtaine de minutes. Mon emploi du temps était strict : j'avais pris l'habitude de me rendre à mes cours régulièrement, juste après l'école, et je rentrais souvent chez moi à des heures tardives, vers 23h. Bien que cela ait été intense, le sentiment d'accomplissement était inégalable. Je faisais une compétition par an, mais le fait de danser, c'était surtout pour le plaisir.

J'ai quitté la France et atterri à Montréal pour l'université. Évidemment, mon premier réflexe a été de trouver un studio proche de chez moi. Poursuivre la danse était une évidence. Pourtant, j'ai vite été désenchantée après avoir vu les prix. Alors que, dans ma petite ville en France, je parvenais à suivre trois cours par semaine pour un coût de 400 dollars par an, on me proposait ici un forfait de dix cours pour près de 300 dollars. Je me suis tout de même inscrite lors de ma première année à l'université, mais la pression financière et l'emplacement du studio m'ont contrainte à arrêter. Bien que ma motivation soit toujours présente, cela fait presque deux ans que je n'ai pas dansé.

Trois mots : nostalgie, regret et culpabilité. Nostalgie, car, chaque jour lorsque j'ouvre mon tiroir, j'observe mes vêtements de danse, mes pointes, mes accessoires d'étirement et tous les petits gadgets que j'ai ramenés de France. Comme un cimetière de rêves abandonnés, je l'observe pendant un moment et je continue ma journée. Regret, car j'ai l'impression d'avoir perdu une petite partie de moi-même. Pendant des années, je me suis définie par rapport à cette passion. Aujourd'hui, je ne me sens plus apte à dire que je fais du ballet. C'est dans le passé. Un sentiment de culpabilité, car, au fond, je me dis que, si j'avais fourni plus d'efforts, j'aurais sûrement pu trouver une solution, mettre de l'argent de côté, travailler davantage et revoir mes priorités financières. Enfin, je sens que je manque cruellement d'activités sportives dans mon quotidien. À l'époque, je parvenais à m'endormir facilement et je me sentais forte. Aujourd'hui, je suis fatiguée mentalement, mais jamais physiquement.



TOSCANE RALAIMONGO | LE DÉLIT

« L'arrêt d'une activité physique régulière est un moment insidieusement bouleversant, socialement, physiquement et mentalement »

BÉATRICE, ÉTUDIANTE DE TROISIÈME

ANNÉE EN LANGUE ET LITTÉRATURE

FRANÇAISES.

J'ai joué au soccer AA [interrégional] pendant longtemps. On avait deux pratiques par semaine et un entraînement d'équipe. J'ai arrêté une première fois par orgueil quand j'avais 16 ans parce que j'avais essayé d'intégrer un niveau plus élevé et je n'avais pas été prise. Finalement, je m'ennuyais trop du sport et de l'équipe, alors j'ai recommencé à l'automne.

Ensuite, la pandémie a frappé et c'était plus compliqué de continuer à jouer. Personnellement, je m'amusais moins parce que les membres de l'équipe avaient changé, ainsi que les responsables. La dynamique était vraiment différente. J'ai tout de même continué, car j'aimais le sport et le coach était sympathique, mais c'était plus difficile parce que ce n'était plus au sein de l'équipe avec laquelle j'avais grandi. De plus, j'étais contrainte de jouer comme arrière latéral, contrairement à mon poste régulier d'attaquante, et je me trouvais considérablement moins bonne à cette position.

Finalement, j'ai arrêté il y a deux étés parce que je me préparais à déménager à Montréal. C'était vraiment un deuil. C'est drôle à dire, mais j'ai réalisé que je n'allais probablement pas rejouer à ce niveau-là, voire plus du tout, alors que ça faisait partie de mon quotidien depuis si longtemps. C'était dur d'envisager ma vie sans ce sport. J'ai aussi réalisé à quel point ça me faisait du bien en matière de gestion d'anxiété. Je n'avais pas constaté, avant d'arrêter, à quel point ça avait un impact. Tout le monde dit que le sport c'est important pour gérer son stress, et c'est vrai, mais c'est tellement plus difficile de faire du sport quand ce n'est pas intégré à ton horaire et que ça ne te plaît pas. M'entraîner dans une salle de sport? Non merci. De plus, mon entourage se composait de mes coéquipières, que je voyais trois à quatre fois par semaine, et j'ai commencé à les voir seulement une fois tous les six mois. J'avais l'impression de manquer des instants précieux.

JEANNE, ÉTUDIANTE DE QUATRIÈME

ANNÉE EN SCIENCES POLITIQUES.

J'ai joué au volleyball pendant environ sept ou huit ans. Ça prenait une grande place dans ma vie, surtout au secondaire, comme je jouais au civil (dans des équipes extra scolaires regroupant des joueuses de plusieurs écoles qui ne s'inscrivaient pas aux tournois). Je jouais aussi à l'école, avec deux à trois pratiques par semaine.

J'ai arrêté de jouer au volleyball compétitif quand je suis rentrée au cégep. D'une part, je me lançais dans un programme collégial qui était bien plus demandant que je ne l'avais prévu. D'autre part, la pandémie nous est tombée dessus et nous a tous confinés chez nous. Il y a donc ces circonstances-là qui m'ont un peu forcée à arrêter le sport. Mais je dois aussi dire que le sport compétitif, à ce niveau-là, était devenu drainant mentalement, raison pour laquelle je ne me suis jamais remise à jouer. Je me rappelle que le sport d'équipe, bien qu'il m'ait beaucoup appris sur le vivre-ensemble, avait aussi ses côtés négatifs. Il m'est régulièrement arrivé de pleurer après des tournois, après des pratiques.

Je m'ennuie certainement de jouer au volleyball parce que j'attribue beaucoup de mes belles amitiés et moments d'adolescence à ce que le sport a pu m'offrir. Ça m'apportait une routine, une constance rassurante pour une adolescente. La pandémie a assurément été difficile, peut-être un peu dû au fait que je ne pouvais plus faire bouger mon corps comme je le faisais avant. Aujourd'hui, bien que je ne fasse plus autant de sport, je trouve tout de même des moyens de bouger et j'y attribue une corrélation directe avec mon état de santé mentale. ☹

*Nom fictif

Un rêve éveillé?

Ce que les rêves peuvent nous apprendre sur nous-mêmes.

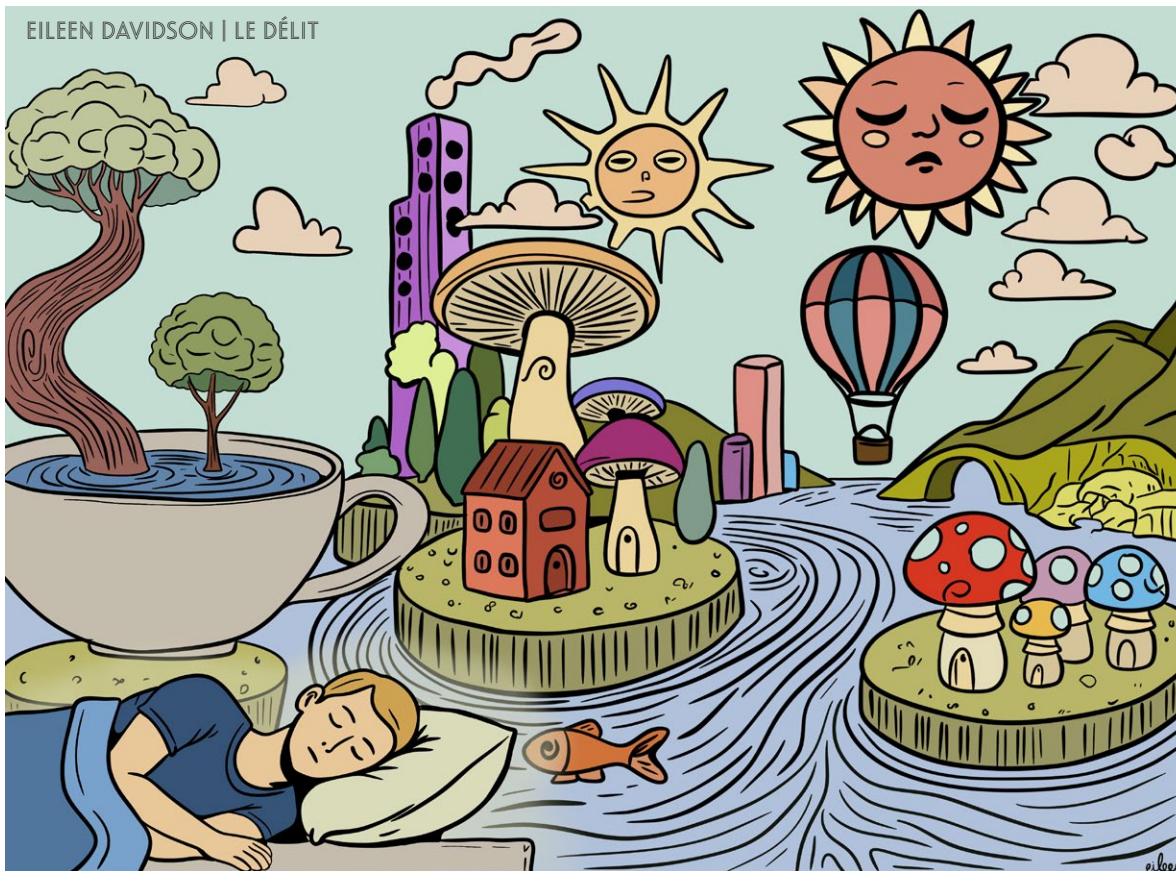
ADÈLE DOAT
Éditrice Bien-être

Avez-vous déjà essayé de tenir un journal de rêve? Cela consiste, chaque matin, au réveil, à retranscrire sur papier les aventures et péripéties mentales qui nous sont arrivées au cours de notre sommeil. C'est un véritable effort cognitif de se remémorer les images qu'a produites notre esprit pendant la nuit et ainsi reformer le casse-tête de nos rêves. Il s'agit de reconstituer une histoire sans queue ni tête et de comprendre comment on est passé d'une traversée du désert à dos de chameau, à une salle d'examen face à une copie blanche avant de se réveiller en sursaut. Mais pour s'initier à cet exercice, encore faut-il se souvenir de ses rêves, ce qui n'est pas toujours chose facile.

Je me suis entretenue avec le professeur Roger Godbout, professeur émérite au Département de psychiatrie et d'addictologie de l'Université de Montréal, spécialiste du sommeil, afin de démystifier les rêves et de comprendre ce qu'ils révèlent sur notre santé mentale.

Théories des rêves

Selon le professeur, les rêves désignent « toute activité mentale qui a lieu pendant qu'on dort ». Aussi se distinguent-ils des rêveries et pensées floues que l'on peut avoir à l'état d'éveil. « Si tout le monde rêve, ce n'est pas tout le monde qui s'en rappelle », explique-t-il. En général,



à travers un filtre, qui masque nos pulsions inavouables en les déguisant sous la forme de symboles. Si certains se rappellent moins leurs rêves, c'est que les mécanismes de défense psychologique qui censurent les messages de l'inconscient sont très présents. Dans les années 1970, les psychiatres Allan Hobson et Robert McCarley ont développé une nouvelle théorie du rêve s'opposant à celle de Freud : le modèle d'activation-synthèse. Selon cette théorie, les rêves sont le produit du travail de synthèse

Par ailleurs, « plus les rêves sont émotifs, plus on risque de se les rappeler », ajoute le professeur. Si l'on suit la logique de Freud, c'est parce que les émotions sont arrivées à un niveau plus acceptable et que l'on peut les laisser pénétrer le conscient. Cependant, « quand le rêve devient tellement émotif, tellement dangereux, surtout pour soi, l'instinct de survie fait en sorte qu'on se réveille », explique le professeur Godbout. C'est ce même instinct de survie qui nous empêche de ressentir de la douleur physique pendant un rêve.

Donner un sens

La mémoire onirique est comme un muscle que l'on peut renforcer en l'exerçant. À force de consigner nos souvenirs de rêve dans un journal le matin au réveil, on finit par se remémorer nos rêves de plus en plus précisément. « Au fur et à mesure qu'on le fait, les récits vont être de plus en plus longs », indique le professeur. Il est plus facile d'évoquer d'abord la fin du rêve, car plus frais à notre mémoire, d'après l'effet de récence. Par automatisme, notre prochain souvenir est le début du rêve ; c'est l'effet de primauté. « Après ça, il est plus facile de dérouler le récit, pas besoin d'être logique, pas besoin d'être séquentiel, pas besoin d'être exact », rassure le psychologue.

Lorsqu'on connaît le récit de son rêve, on peut commencer à interpréter ses symboles et

comprendre ce qu'il révèle sur notre état de santé mentale et nos pensées profondes. À première vue, il est difficile de véritablement donner un sens à nos rêves. Ponctués de personnages

« 80% des émotions qu'on a dans nos rêves sont des émotions négatives »

Roger Godbout, psychologue

et d'objets parfois farfelus, ils révèlent une créativité et un pouvoir d'imagination dont on ne pensait même pas être doté. Selon le professeur, si un camion capable de parler ne nous étonne pas lorsqu'on rêve, c'est parce que la région cérébrale du jugement ne fonctionne pas pendant le sommeil paradoxal. Toutefois, les rêves sont aussi affectés par notre niveau d'anxiété : « Si je me couche en étant préoccupé par les contraintes que j'ai eues pendant la journée, je risque de faire des rêves qui ont un rapport à ça », explique-t-il.

Un cercle vicieux

La qualité du sommeil est, elle aussi, influencée par les rêves et la réciproque est vraie. « Si je fais des cauchemars, je ne dors pas bien, mais si je ne dors pas bien parce que je suis très préoccupé, je risque de faire des cauchemars », illustre le psychologue, mettant en évi-

dence le cercle vicieux qui peut se répéter à l'infini. Parmi les facteurs qui peuvent affecter la qualité du sommeil et ainsi nos rêves, on retrouve les stimuli de l'environnement : « s'il fait froid ou que j'ai mal quelque part, mon rêve va être déplaisant », observe le professeur.

Certains cauchemars peuvent être provoqués par une expérience traumatique qui nous hante ou des pensées qui nous angoissent. Pour mettre fin au cycle infernal et soulager son anxiété, il est parfois nécessaire de suivre une thérapie, qui vise à modifier le rêve afin qu'il aboutisse de façon plus agréable. Ainsi, corriger ses cauchemars peut permettre un meilleur sommeil et ultimement une meilleure santé physique et mentale. Mais a-t-on vraiment un quelconque contrôle sur nos rêves?

D'abord, le professeur rappelle que « 80% des émotions qu'on a dans nos rêves sont des émotions négatives ». Ainsi, « les rêves où ça va mal, c'est normal, c'est souvent comme ça » et il ne faut donc pas trop s'inquiéter, car de cette manière, « le rêve nous sert à faire face à l'adversité ». Cela ne nous empêche tout de

même pas d'essayer de modifier nos rêves pour leur donner un meilleur contour. Bien qu'il n'y ait que 10% des gens qui font des rêves lucides, dans lesquels ils se rendent compte qu'ils sont en train de rêver, chacun peut travailler sur ses rêves après les avoir eus, en les reformulant de manière plus positive. Ainsi, si j'ai eu l'impression de tomber pendant mon rêve, je peux me dire plutôt que j'ai appris à voler. Changer le scénario d'un rêve, que ce soit par le dessin ou l'écriture, permet de mieux y être préparé lorsqu'il se reproduit et de ne plus le subir.

Enfin, le professeur rejette l'existence de rêves prémonitoires. Néanmoins, un rêve peut mettre en lumière des éléments essentiels à la solution d'un problème qui nous préoccupe, auxquels on n'avait pas pensé. Finalement, tenir un journal de rêve peut s'avérer une expérience agréable et utile. ☺

« Quand le rêve devient tellement émotif, tellement dangereux, surtout pour soi, l'instinct de survie fait en sorte qu'on se réveille »

Roger Godbout, psychologue

environ « un tiers des gens vont dire qu'ils rêvent fréquemment, un autre tiers qu'ils rêvent plus ou moins régulièrement, et un dernier tiers va déclarer ne jamais rêver ou très rarement ». Alors pourquoi certains se souviennent-ils mieux de leurs rêves que d'autres?

Le professeur Roger Godbout explique qu'il existe deux écoles de pensée par rapport aux rêves. Selon la pensée freudienne, les rêves permettent de laisser passer les messages de notre inconscient vers le conscient

opéré par notre cerveau, qui, particulièrement actif pendant la phase de sommeil paradoxal (*Rapid Eye Movement (REM) Sleep*), ravive des souvenirs, des émotions et des sensations et les intègre sous forme de récit de rêve qui se produit quatre ou cinq fois par nuit. Le cerveau est également capable de traiter les signaux extérieurs et les conjugue à nos souvenirs lointains ou récents pour en faire un récit. La phase de sommeil paradoxal la plus longue se produit au petit matin, c'est donc surtout de notre dernier rêve dont on se souviendra le mieux.

Essence : quatre artistes montréalaises à l'honneur

Une célébration de l'art et de l'identité noire dans cette exposition collective.

HARANTXA JEAN
Éditrice Culture

Février, Mois de l'histoire des Noirs. Une période où l'on se retrouve, où l'on s'observe dans les reflets de celles et ceux qui nous ont précédés, et où l'on tente, à travers l'art, de raconter nos propres histoires.

Le 22 février dernier, au Quartier Jeunesse de Montréal, Cultur'elles MTL, un organisme dédié à la mise en avant des femmes issues de la diversité dans le domaine de la culture, des arts et des médias, nous a offert un espace pour le faire avec *Essence*.

Dans cette exposition collective mettant en avant le travail de quatre artistes noires de la scène montréalaise, les visiteurs ont pu admirer photographie, peinture, crochet et multimédia dans un même espace. Les artistes mises en avant dans l'exposition étaient Sarah Béguineau, présentant des tableaux où la couleur dorée, symbolisant son vécu, domine ; Toromba Diawara, illustratrice et peintre, explorant ses émotions à travers l'utilisation de cordon et de fil ; BLCKQ, artiste et *designer*, qui fusionne art et tricotage pour créer des œuvres célébrant l'expression de soi ; et moi, Harantxa Jean, une artiste mêlant photographie conceptuelle et direction artistique, avec des projets comme ma série d'autoprotrets *CONTRAPPOSTO*, engageant une réflexion sur la place des femmes noires dans l'histoire de l'art.



CISSY J, TOROMBA DIAWARA, HARANTXA JEAN, SARAH BÉGIUNEAU

« Dans la salle, on acquiesce, on murmure, on se reconnaît. Et dans cette énergie collective, notre décision est claire : continuer de créer »

Verres à la main, une communauté s'est rassemblée non seulement pour admirer l'exposition, mais aussi pour créer. Les participants ont eu l'opportunité de prendre part à des ateliers de perlage et de tressage animés par l'artiste Amanda Préal, tandis que les sœurs Rivera du spa Rivera Beauty ont ouvert un

espace dédié à l'expression à travers le *nail art*. Assma, étudiante passionnée par le henné, a quant à elle proposé des designs inspirés de son héritage tchadien, et Frizzygyal, une artiste visuelle, nous a éblouis avec une performance de bodypainting en direct où elle a transformé des corps en véritables toiles vivantes.

Pour compléter cette expérience immersive, Cultur'elles MTL a organisé un panel de discussion, où les artistes exposées ont été invitées à prendre la parole.

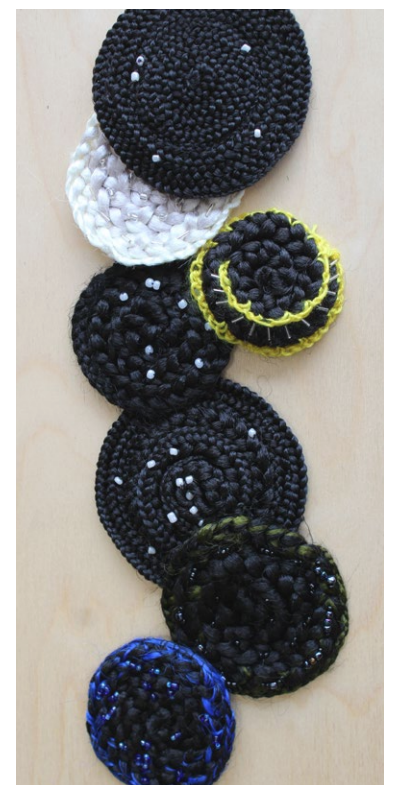
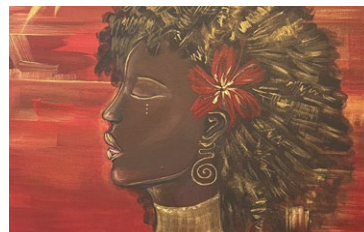
Quatre chaises sur scène, une lumière chaude, et une question posée d'emblée par l'anima-

trice : *Comment intégrez-vous votre identité dans votre art ?* Un silence dans la salle suit. Pas un silence pesant, mais plutôt celui d'une attente, d'une introspection collective. Puis Sarah a pris la parole : « Pour moi, l'art est un cheminement vers mes racines. Étant antillaise et française, il y a toujours eu une recherche de mon propre centre. Donc, mon travail, c'est un dialogue avec mon héritage. » Torumba a enchaîné, un sourire en coin : « Moi, c'est simple : mon art, c'est mon *mood*. Ce que je ressens, ce que je vis, tout passe par mes mains. Et avec cette expo, je voulais explorer de nouvelles matières, tester l'association entre la corde et la peinture. »

Quand mon tour est venu, je parle d'absence. Le manque d'images non stéréotypées des femmes noires, l'absence d'un espace où notre beauté et notre force ne sont pas simplement tolérées, mais affirmées : « Grandir en aimant les médias, tout en n'y voyant personne qui me ressemblait, c'est un sentiment complexe. Mon travail, c'est une tentative de renverser ce narratif. De combler ce vide. »

Dans la salle, on acquiesce, on murmure, on se reconnaît. Et dans cette énergie collective, notre décision est claire : continuer de créer.

Le 22 février dernier au Quartier Jeunesse de Montréal, *Essence* fut une soirée où Montréal a répondu présent et où l'essence même de notre créativité et de notre identité a pleinement trouvé sa place. ☺



Les Rendez-vous Québec Cinéma

Célébrer notre cinéma, affirmer notre culture.

BÉATRICE POIRIER-POULIOT
Éditrice Culture

Le cinéma québécois traverse une période charnière. À l'heure où certains remettent en question son identité même, un festival comme le Rendez-vous Québec Cinéma (RVQC) devient plus qu'un simple événement : il s'impose comme un acte de résistance,

« Pendant neuf jours, le RVQC devient le cœur battant de notre culture, un espace où le cinéma d'ici n'a pas à se justifier, mais simplement à exister, sous toutes ses formes »

un rappel essentiel de la vitalité et de la singularité de notre cinéma. Depuis plus de 40 ans, il demeure le seul festival entièrement consacré à notre filmographie nationale, offrant un panorama foisonnant du 7^e art d'ici, des premières œuvres audacieuses aux films des cinéastes les plus établis.

Avec près de 200 films, dont une centaine de premières, et une programmation riche en rencontres, discussions et événements gratuits, le

RVQC s'acharne à faire vivre le cinéma québécois en rassemblant public, créateurs et artisans de l'industrie. Car qu'est-ce qui définit véritablement notre cinéma? L'origine de ses créateurs? Son financement? Ses thèmes récurrents? Si l'identité du cinéma québécois semble insaisissable, ce festival prouve qu'elle existe bel et bien : mouvante, riche,

profondément enracinée dans notre imaginaire collectif. Pendant neuf jours, le RVQC devient le cœur battant de notre culture, un espace où le cinéma d'ici n'a pas à se justifier, mais simplement à exister, sous toutes ses formes.

Premières mondiales

Parmi les nombreuses premières mondiales présentées cette année-deux films se démarquent par leur caractère incontournable : les œu-

res sélectionnées pour inaugurer et clôturer le festival.

Le 19 février, *Les perdants*, documentaire coup-de-poing de Jenny Cartwright, a lancé les festivités. En suivant trois candidats aux élections provinciales de 2022, tous promis à une défaite certaine, le film expose avec une lucidité mordante les failles du système électoral québécois : ses obstacles accrus pour les femmes et les personnes racisées, son financement inéquitable, le poids écrasant des sondages et des médias. Ici, la défaite n'est pas qu'individuelle : c'est celle d'un jeu politique truqué, conçu pour écraser plus qu'élever.

Le jeudi 27 février, lors de la soirée de clôture, c'est *MAURICE*, documentaire intime de Serge Giguère, qui prendra le relais. Plus qu'un simple portrait de Maurice Richard, icône du hockey et figure emblématique de la culture québécoise, le film puise dans 35 ans d'archives inédites pour révéler l'homme derrière la légende. Entrelacé de témoignages exclusifs et de collaborations artistiques, *MAURICE* promet une immersion rare dans la vie du « Rocket ».

Les chambres rouges : un lancement sous haute tension

Dans le cadre du festival, j'ai pu assister au lancement du scénario du film *Les chambres rouges* (2023), à la Cinémathèque québécoise. Gratuit et accessible au public, l'événement proposait une performance en direct de la trame sonore du film, en présence de Pascal Plante, son réalisateur. Le film de Pascal Plante trouble autant qu'il fascine. On y suit une



jeune femme, obsédée par le procès du « Démon de Rosemont », un tueur qui diffuse ses crimes sur le dark web. Muée par une curiosité malade, elle tient mordicus à pénétrer la salle d'audience.

La musique oppressante était reproduite sur scène sans interruptions. Des projecteurs rouges illuminaient les trois musiciens, achevant de créer une ambiance lugubre, parfaitement accordée à l'affiche du film, celle-ci hissée en arrière-plan. Les morceaux oscillaient entre le doux grattement d'une guitare et le martèlement soudain de la batterie : le batteur, Dominique Plante, jouait avec une telle intensité qu'autour de moi, plusieurs spectateurs sursautaient au son des percussions, frappées avec vigueur.

Difficile d'imaginer *Les chambres rouges* sans sa trame sonore suffocante. Entendue en salle, elle vous prend à la gorge. Performée en direct, comme dimanche soir, elle devient presque physique : un grondement sourd, lancinant, qui pulse sous la peau, comme si l'angoisse avait trouvé sa fréquence. Une expérience à la fois troublante et captivante, qui prolonge l'impact du film bien au-delà de l'écran. ☺

THÉÂTRE

Vierge : une adolescence à l'envers de la foi

Une jeunesse qui choisit sur quoi faire une croix.

OCÉANE NZEYIMANA
Contributrice

Touchées par ce portrait fidèle d'une jeunesse noire réunie dans des sous-sols d'église éclairés aux dalles DEL d'un blanc quasi hospitalier, mon amie et moi sommes assises l'une à côté de l'autre dans l'auditoire. Une première pour nous deux : ce témoignage du beau et du laid coexistant dans ces lieux de communauté, sacrés à plus d'un égard. Ode à ces réalités incomprises, *Vierge* est authentique, candide, mais avant tout nécessaire.

Produite par le *Black Theatre Workshop* et la *Great Canadian Theatre Company*, cette œuvre de Rachel Mutombo met en scène la rencontre de quatre adolescentes congolaises qui se réunissent hebdomadairement pour une étude biblique. Or, leurs apprentissages débordent rapidement du texte religieux, alors que se tisse, entre embarras de l'inexpérience et désirs d'appartenance, une amitié. Avec une naïveté enfantine, ces personnages féminins naviguent à travers leurs défis personnels, une prière à la fois.

Divine, interprétée par Espoir Segbeaya, apparaît la première sur scène, rayonnante de toute cette candeur propre à une jeune fille de 16 ans, plaçant table et chaises avec fébrilité. Cet enthousiasme est vite terni par l'entrée de Grace (Seeara Lindsay) et de Sarah (Joy Mwandemange), demi-sœurs vêtues respectivement des couleurs orange et mauve, qui, comme elles, s'opposent mais se complètent. Un échange gênant s'ensuit, ponctué des rires de l'auditoire, et s'interrompt finalement par l'entrée de Bien Aimé (Symantha Stewart), qui s'auto-désigne médiatrice. C'est au fil de cette

dynamique tendue que les quatre personnages apprennent à s'apprécier, au meilleur de leurs capacités. Investi dans le devenir de ce petit groupe, le public tente de déchiffrer les non-dits de leurs conversations, alors que le poids de ces fameux *son-gi-songi* (rumeurs) pèse lourd. Notre immersion dans cette intrigue est facilitée par le travail de Zoe Roux à la conception du décor et de l'éclairage. Aux moments charnières, le portrait de Jésus et les longs vitraux placés en hauteur s'illuminent, leurs d'espoir dans l'obscurité de cette salle pédagogique. L'éclairage se tamise, se concentre sur un personnage ou

s'intensifie, marquant les changements de ton. Or, par moments, le jeu des acteurs peine à traduire ces variations d'ambiance : je pense notamment à une scène marquée

au fil des échanges, alors que les voix peinent parfois à se projeter et qu'un emboîtement des paroles, dans la frénésie d'une dispute, limite la compréhension de l'auditoire.

« Ode à ces réalités incomprises, *Vierge* est authentique, candide, mais avant tout nécessaire »

par un éclairage glacial, austère, de style « salle d'interrogatoire » sans variation conséquente dans l'attitude des personnages.

Malgré ces bémols, cette pièce a été pour moi un réel coup de cœur. En plus d'être à la fois amusante et émouvante, *Vierge* était, et je l'ai ressenti, une œuvre sincère. Mon amie et moi avons vu sur cette scène nos souvenirs joués de style grandeur nature dans ces personnages nous rappelant nos cousin-e-s. Et alors qu'au début de la pièce, une voix hors champ nous rappelait les horreurs se déroulant présentement en République démocratique du Congo, j'ai repensé à l'importance de pièces de théâtre montrant au grand public québécois le portrait de communautés que trop peu représentées.

La pièce Vierge est présentée jusqu'au 2 mars au Centre Segal des arts de la scène. Des billets sont en vente sur le site segalcentre.org. ☺



RENCONTREZ L'ÉQUIPE!

On vous partage nos plats réconfortants pour affronter la tempête...



Vincent Maraval
Rédacteur en chef
Une poutine avec Titouan



Jade Lê
Production
Sundubu Jjigae (ragoût coréen)



Jeanne Marengère
Société - Opinion
Fondue chinoise



Antoine Proulx
Société - Enquêtes
Deux pintes de Laurentide



Titouan Paux
Actualités
Une poutine avec Vincent



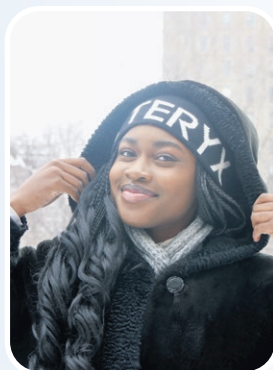
Eugénie St-Pierre
Actualités
Lasagnes



Matthieu Juge
Actualités
Burger chez Patty Slaps



Béatrice Poirier-Pouliot
Culture
Hot chicken



Harantxa Jean
Culture
Soupe joumou (plat haïtien)



Layla Lamrani
Environnement
Harira (soupe marocaine)



Adèle Doat
Environnement
Quiche chèvre et courge



Toscane Ralaimongo
Photographe
Raclette



Eileen Davidson
Visuel
Croziflette



Stu Doré
Visuel
Congee au porc rôti



Elie Nguyem
Réseaux sociaux
London Fog



Camélia Bakouri
Réseaux Sociaux
L'3dess (soupe aux lentilles)



Juliette Elie
Correction
Pot-au-feu



Malo Salmon
Correction
Cassoulet

Retrouvez-nous sur notre site
delitfrancais.com
et sur notre Instagram
[@le__delit](https://www.instagram.com/le__delit)

PHOTOS: TOSCANE RALAIMONGO | LE DÉLIT